

## Horacio ô désespoir

Le héros tourmenté de Tomas Gonzalez impose l'écrivain comme une grande voix des lettres colombiennes

NILS C. AHL

Quelle beauté, merde, quel dommage.» Horacio se plaint de tout, tout le temps. Il aime la vie autant qu'il la déteste : comme un fou. Comme il aime Margarita, sa femme : à s'en étouffer de désir. Trop « sensible » pour supporter la vie, Horacio est hanté par la mort. Il a tellement peur que l'on touche à son bonheur qu'il n'en profite pas. Qu'il le remise pour plus tard. « La vie le touche trop intensément. Et c'est en train de le tuer », devine son frère Elias. Horacio est une victime de la beauté. Celle des tableaux et des antiquités qu'il collectionne, celle de sa femme « qui aiguise encore plus sa mélancolie », celle de la vie en général. Celle qui s'enlaidit et qui pourrit avec le temps. A notre image : « Si mignon quand on naît, si laid quand on s'en va. »

Au début des années 1960, dans la campagne colombienne, Horacio est bel et bien en train de mourir. Entre sa femme, ses six filles et son fils unique. Entre ses deux frères, son beau-frère et tout un voisinage bruyant qui l'enquiquine. Entre une voiture volée et ses vaches qui mettent bas, Horacio meurt de son cœur trop ardent.

Le mouvement perpétuel de la vie et de la mort, leur confusion naturelle, est au cœur du texte. Livre triste et (souvent) drôle, redoutablement efficace, *L'Histoire d'Horacio* est le deuxième traduit en français de Tomas Gonzalez, écrivain colombien né en 1950, dont l'œuvre commence à être reconnue hors de son pays. Après l'intense *Au commencement était la mer* (Carnets Nord, 2010), son premier texte paru en 1983, *L'Histoire d'Horacio*, écrit à peine vingt ans plus tard, témoigne d'une admirable maîtrise romanesque. Traduit depuis quelques années en allemand, longtemps confidentiel même en Colombie, l'ancien étudiant en philosophie, devenu barman à Bogota et un temps journaliste à Miami, ne se cache plus.

Comme dans *Au commencement était la mer*, le mouvement de *L'Histoire d'Horacio* est régulier, cyclique. L'intrigue opère par retours successifs, par répétitions et par anticipations. Le style s'organise méticuleusement autour d'un ensemble de motifs et de symboles qui reviennent, échos après échos. Sensuel, le roman déploie sans fin des figures de la beauté et du pourrissement, du désir et de la douleur. Même quand le livre s'intéresse à d'autres personnages, il procède à la manière d'Horacio, comme si sa nervosité était contagieuse. La langue de Tomas Gonzalez est toujours intense, y compris lorsque la description est banale ou l'anecdote quotidienne. Dans la poitrine et dans le crâne d'Horacio, tout s'accélère. Tout l'abrutit, tout le ronge. D'un infarctus à l'autre, il passe de l'espoir au désespoir, du rire aux larmes. Il croit qu'il a le temps, il sait qu'il n'en a plus.

Pétrifié par l'inquiétude, Horacio aime chaque seconde de sa vie – mais,



ALE+ALE

envahi par mille pensées angoissées et concurrentes, il n'en jouit pas, ou si peu. A l'image de sa passion charnelle, adolescente et impérieuse pour Margarita. Il est « stupéfait » par la beauté de son épouse, « anéanti » par le désir (et le plaisir), presque incapable d'en profiter vraiment. Chez Horacio, la fantaisie macabre est incessante, délirante et comique (autant pour ses proches que pour le lecteur). Et lorsqu'il comprend que ses derniers instants se rapprochent, inéluctables, il s'y com-

**Un livre triste et (souvent) drôle, redoutablement efficace**

plaît même avec une forme de vaine volupté qui le divertit.

L'intrigue est mince comme du papier à cigarette (et Horacio fume trop, beaucoup trop), mais le roman est complexe. Intense, profond, vertigineux. Prenant le contre-pied des vanités (ou des scènes religieuses classiques qu'Horacio collectionne), c'est en fait un véritable *memento vivere*, quand Horacio, lui, vit un *memento mori* perpétuel. Tout lui annonce sa

mort prochaine (et quand elle vient, c'est comme s'il ne s'en rendait pas compte). Il aimerait oublier un instant, connaître encore un de ces moments suspendus, comme lorsque Margarita « s'abandonne ». Et, pour le lecteur, même la vie animale paraît préférable : oublieuse, violente, cyclique, certes, mais sans conscience de l'être. Les vaches d'Horacio ne sont pas malheureuses, en dépit des saillies diaboliques qu'on leur impose, et des vélages apocalyptiques qui s'ensuivent (parmi les meilleurs passages du livre). En fait, elles n'ont aucun souvenir. C'est Horacio qui souffre pour elles, qui perd le sommeil et l'appétit à leur place. Forcément. Tous les tourments du monde, toutes les peines de l'homme et toutes les plaies de la nature convergent vers Horacio. La belle langue de Tomas Gonzalez, son écriture organique parviennent à nous le faire sentir comme une évidence. Epouvantable, drôle, excitante et triste. Evidemment admirable. Merde, quelle beauté! ■

**L'HISTOIRE D'HORACIO**  
(*La Historia de Horacio*), de Tomas Gonzalez, traduit de l'espagnol (Colombie) par Delphine Valentin, Carnets Nord, 224 p., 17 €.

2

► La « une », suite

La renaissance de la littérature colombienne. Andrés Caicedo, figure tutélaire de son pays, enfin traduit.

3

► Traversée Œuvres à la mère.



4

► Littératures L'enquête à La Mecque de Raja Alem; Marianne Rubinstein.

5

► Essais Yosef H. Yerushalmi; Jacques Rancière.

6

► Histoire d'un livre Lettres, notes et portraits, de Georges Pompidou.



7

► Etudes littéraires La mélancolie selon Starobinski.

8

► Le feuilletton Eric Chevillard asticote Alexandre Jardin.

9

► Rencontre, Martin Winckler, écrivain généraliste.



PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

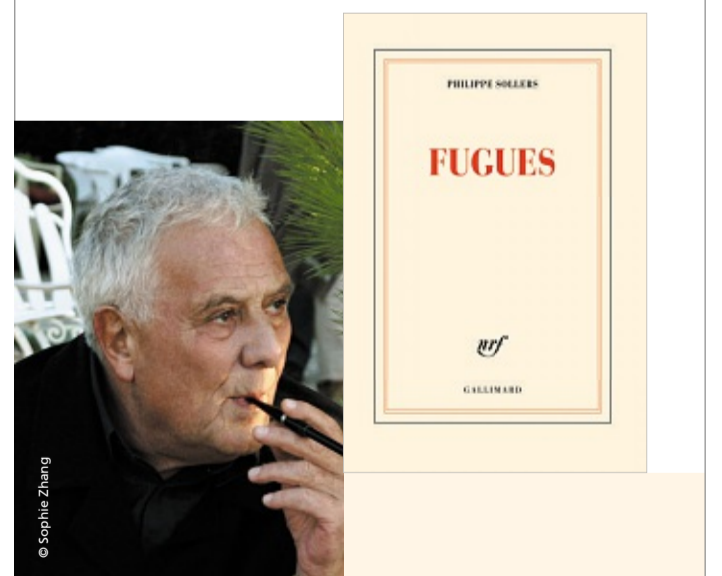
### Mélodies de la mère morte

Le chant de la littérature emplit nos vies de mille résonances. Tenez, l'autre jour, je suis allé écouter Olivier Py au Théâtre de l'Athénée (Paris). Sur scène, l'acteur interprète Miss Knife, chanteuse de cabaret aux robes étincelantes. Chaque chanson témoigne d'une immense générosité. Duras passe par là, Claudel rôde à sa manière, mais toute pulsion vaniteuse se trouve refoulée par un tact et un humour qui font de ce concert une vraie fête de l'esprit. Même quand Py reprend le thème un brin éculé du corps prostitué comme « paradis perdu »...

Et voilà l'écho des livres dans la vie : je baignais encore dans ces paroles à l'instant de me plonger dans un autre texte, non moins mélodieux, qui fait également coïncider l'enfer du plaisir tarifé avec le fantasme d'un eden évaporé. Sous le titre *Infidèles*, cet hymne est signé Abdellah Taïa (Seuil, 192 p., 16,50 €). Prose musicale et violente, comme tracée au couteau, elle aussi, par une « Miss Knife » dont les intonations trancheraient le malheur depuis Casablanca jusqu'au Caire. L'écrivain y fait alterner la voix d'une femme qui vend son corps et celle d'un fils qui veille sur elle. La mère regrette d'avoir mis son enfant au monde. Lui rêve de cracher le feu et la nuit sur leurs ennemis. Ensemble, ils forment un duo ambivalent, qui déploie une sombre méditation sur l'humaine espérance. Au cœur de cette quête spirituelle, Taïa inscrit le rythme des corps. Et, dans son roman, c'est bien sûr une chanson qui convoque et exige le paradis enfoui. Un tube de la Marocaine Samira Said, où vibre la question : « Qui choisit de son plein gré de sortir du paradis ? » A l'horizon de ces mots, il y a le cri universel de l'enfant amoureux.

Ce chant tourmenté qui enveloppe la nostalgie de la mère, et que l'on retrouve encore dans les livres de Sophie Calle, Luc Lang et Nathalie Rheims, auxquels nous consacrons aujourd'hui une page « Traversée » (voir p. 3) : « La mère est un milieu, conclut Luc Lang, un mode d'existence qui décide de la clé et de l'octave à partir desquelles se développent le chant et la musique. » ■

Gallimard présente



Philippe Sollers  
**Fugues**

nrf

Comment écrire après Gabriel Garcia Marquez et dans un pays surtout connu pour sa violence ? Les auteurs colombiens s'emparent de genres multiples et cherchent leur place

## Chronique d'une renaissance annoncée

ÉCLAIRAGE

MACHA SÉRY

C'était il y a neuf ans. Réunis début novembre 2003, à la Casa de America, à Madrid dans le cadre de la rencontre « La littérature colombienne depuis le boom », douze écrivains exprimaient à la fois leur reconnaissance vis-à-vis de Gabriel Garcia Marquez et leur détachement à l'égard du père du réalisme magique. La notoriété du Prix Nobel avait, disaient-ils, braqué les projecteurs sur leur pays, mais eux ne se considéraient pas comme ses héritiers. Revendiquant leur indépendance, ils étaient divers, ouverts à tous les genres. Ils formaient, ajoutaient-ils, une génération soucieuse d'explorer et de conquérir de nouveaux territoires : l'autofiction, le roman d'aventures, le thriller, la poésie... « *Ilya un devoir d'écrire à propos de la situation en Colombie, mais c'en est un aussi de ne pas écrire sur ce sujet* », précisait le romancier et journaliste Alonso Salazar.

L'auteur de *Cent ans de solitude* a donc été l'arbre qui cache la forêt – lui et Alvaro Mutis. Seul le temps et l'exil ont permis à des romanciers tels que Jorge Franco, Sergio Alvarez (dont vient de paraître chez Fayard *35 morts*, traduit par Claude Bleton, 450 p., 22,90 €), William Ospina, Juan Gabriel Vasquez, Mario Mendoza, Hector Abad Faciolince de s'épanouir et de résister aux poncifs que l'Europe attendait d'eux : exotisme, révolution, évasion. « *C'était important pour nous de tuer le père* », confirme le poète Ernesto Mächler Tobar, maître de conférences au centre d'études hispani-



ALEC SOTH/MAGNUM PHOTOS

ques de l'université de Picardie. Le réveil a eu lieu au début des années 1990. « *La diaspora a été capitale, poursuit-il. Beaucoup d'écrivains sont partis vivre en Espagne et aux Etats-Unis, et cela a régénéré la littérature.* »

Le fait n'est pas nouveau, comme si écrire, pour un Colombien, était d'abord écrire hors des frontières de son pays. C'est au Mexique que résident les trois Colombiens les plus célèbres, Garcia Marquez, Alvaro Mutis et Fernando Vallejo. Leurs successeurs les ont imités, courant le monde, voyageant. Hector Abad Faciolince a étudié la littérature moderne à Turin et a vécu plusieurs années en exil après l'assassinat de son père, candidat à la mairie de Medellin, par des paramilitaires.

Antonio Caballero a grandi à Madrid, a suivi des cours de sciences politiques à Paris, puis est retourné vivre en Espagne après avoir reçu à Bogota, dans les années 1970, des menaces de mort parce qu'il dirigeait un hebdomadaire engagé à gauche. Tomas Gonzalez (*lire p.1*) a travaillé dix-neuf ans aux Etats-Unis. Très populaire depuis l'adaptation cinématographique de deux romans publiés chez Métaillé (*La Fille aux ciseaux*, 2001, et *Paraiso Travel*, 2004), Jorge Franco a étudié le cinéma à Londres. Juan Gabriel Vasquez (*lire ci-contre*) habite Barcelone et parle couramment français. Santiago Gamboa a vécu dans cinq pays. Natif de Bogota, il a notamment résidé à Paris au début des années 1990, ville où avaient séjourné d'autres écrivains sud-américains... « *Aujourd'hui, compte tenu de la rapidité avec laquelle tout arrive jusqu'à nous, nous imprègne et nous influence, le lieu où vit l'écrivain latino-américain, qu'il soit exilé dans son pays ou à Singapour, a encore moins d'importance* », soutenait le romancier, attaché culturel de la Colombie à l'Unesco, dans une tribune intitulée « L'exil et le royaume », publiée le 24 mai 2008 par *El País*.

Pour l'auteur du *Syndrome d'Ulysse* et de *Nécropolis* (Métaillé), « *la véritable différence est entre ceux qui se déguisent en Latino-Américains et qui écrivent des romans pour touristes étrangers, en satisfaisant leurs stéréotypes et ceux qui s'y refusent et qui écrivent pour les leurs, pour eux-mêmes, ou pour personne. Ceux-là s'expriment avec leurs expériences, leurs obsessions, avec leur vision*

*hypertrophiée ou pessimiste de ce royaume qu'est la littérature et qui chaque fois paraît tenir moins de place, malheureusement, dans ce monde.* »

« *C'est un peu compliqué de défendre aujourd'hui des auteurs latino-américains*, constate l'éditrice Anne-Marie

Métaillé. *La circulation et la diffusion des livres ne sont pas fluides entre l'Europe et l'Amérique latine. Norma a cessé il y a quatre ans d'édition et de distribuer de la littérature générale. Quant au groupe espagnol Planeta, il ne diffuse pas les auteurs colombiens dans les autres pays d'Amérique latine.* »

Il aura fallu attendre 2010 et 2012 pour que soient traduits en France, chez Carnets Nord, deux romans de Tomas Gonzalez, *Au commencement était la mer* (1983) et *L'Histoire d'Horacio*

**Une génération soucieuse de conquérir de nouveaux territoires : l'autofiction, le roman d'aventures, le thriller...**

(2000). La raréfaction est confirmée par les éditeurs de polars. Faute de traducteurs et d'agents littéraires d'abord, de renouvellement ensuite. « *Une fois retombée la fièvre de la littérature abordant les crimes commandités et le narcotrafic, les lecteurs se sont lassés*, explique l'éditeur local Pedro Badran. *Certains écrivains se sont tournés vers la corruption, le paramilitarisme et le crime politique, entrant ainsi dans une concurrence ouverte avec des textes journalistiques rédigés dans l'urgence.* » Résultat, on ne compte qu'un lauréat colombien du prix Dashiell Hammett consacrant un roman noir de langue espagnole.

Autres angles morts : la poésie, d'une richesse pourtant extraordinaire en Colombie, la part mineure faite aux femmes, peu traduites, et le manque de notoriété d'auteurs d'origine indienne et afro-caribéenne. « *A l'étranger, on ne voit que des Blancs*, déplore Ernesto Mächler Tobar. *Cela ne représente pas la vitalité de notre littérature et de notre pays riches de soixante-deux langues.* » A pays pluriel, une littérature plurielle qui reste à découvrir. ■

### Andres Caicedo, figure tutélaire et ange noir des lettres de son pays

IL ÉTAIT MYOPE, bègue et piètre danseur. Un comble à Cali, sa ville, capitale de la salsa, où l'on dit que les enfants bougent en rythme avant même de savoir marcher. En imprimant aux mots un mouvement, une cadence d'une incroyable liberté, Andres Caicedo a réussi s'arracher à ses pesanteurs, à ses contraintes. Précoce (il a commencé à écrire à 15 ans), prolifique, puisqu'on lui doit quatre romans (dont trois restés inachevés), une trentaine de nouvelles, de la poésie, du théâtre et des scénarios, sans parler de son travail de critique de cinéma, il est surtout un auteur culte en Colombie. Le 4 mars 1977, à l'âge de 25 ans, il s'est suicidé, au moment même de la sortie de *Que viva la musica!*, dont Belfond vient de publier la première traduction française (traduit par Bernard Cohen, 252 p., 19,50 €).

Pour le 35<sup>e</sup> anniversaire de sa disparition, au printemps dernier, son pays lui a rendu hommage. Une grande exposition à Bogota et une nouvelle édition de ce dernier texte. Roman témoin qui ne cesse là-bas de passer d'une génération à l'autre. L'histoire d'une jeune fille et de son éternité.

Maria a 17 ans. Elle est blonde, « *blondissime* », visage d'ange, et envie de tout ce qui est différent. Petite « *gadji* » des seventies, élevée dans les quartiers aisés du nord de Cali, elle se sent au bord de l'incertain, sans trop savoir à quoi céder. En réalité, elle n'est qu'une enfant gâtée en révolte contre son milieu. Malgré ses disputes incessantes avec sa mère, elle demeure « *comme il faut* », promise à rester dans le rang. Elle lit, elle étudie et s'apprête à commencer des études d'architecture. Sauf qu'elle va sortir du sillon qui lui était tracé. Et que sa rébellion adolescente va l'embarquer dans le non-retour

d'une existence de tous les plaisirs, de tous les instants, de toutes les rencontres. Une vie frénétiquement offerte, en transe, à la musique et à la danse, brûlée aux deux bouts, incendiée. Au point que Maria, au terme de sa fuite en avant, choisit de se nommer « *Toujours-Vivante* ». Il ne s'agit pas ici du récit d'une autodestruction féroce ou désespérément joyeuse. Si Maria s'abîme dans les drogues l'alcool et les promiscuités glauques, elle le fait dans la tentative d'épuisement du sentiment d'être en vie. En franchissant symboliquement le rio Cali, la rivière qui sépare la ville entre son Nord prospère et le Sud pauvre, elle va au-devant d'un territoire qui, étrangement, lui correspond. C'est le lieu où il se passe quelque chose. Le lieu où se trouve la vraie musique, la salsa, qui lui fait oublier les trémoussements à la mode du rock et des musiques américaines. Elle y vit une aventure du tréfonds, de la « *force dans le ventre qui la secoue tout entière* ». Pas de déchéance donc. Mais rien qu'une échéance à laquelle il faut faire face : celle du refus de mourir vieux.

Livre-testament ? Écrit à la première personne, *Que viva la musica!* touche, à travers sa fureur sonore et ses spasmes, à la pureté, à l'intégrité, aux éternelles adolescences, ces moments de basculement qui se devraient de rester suspendus. « *Nous ne sommes que des enfants vieillissants* », écrivait Lewis Carroll dans le poème précédant *L'Autre Côté du miroir*. Ici, le miroir est fracassé dès la première page, mais l'innocence est sauve. Et Andres Caicedo rit dans les débris des reflets. ■ **Xavier Houssin**

A lire : « *Andres Caicedo. Un météore dans les lettres colombiennes* », d'Anouck Linck, *L'Harmattan*, 192 p., 16,90 €.

### Cicatrices intérieures et extérieures

Depuis quand déjà la Colombie fait-elle face aux violences et à la peur ? Aux cartels de la drogue, à la résignation ? Dans *Le bruit des choses qui tombent*, l'histoire se prend à rebours, en effractions successives. C'est une âpre aventure qui fait remonter le temps. Antonio Yammaro, le narrateur, poursuit une quête embrouillée et impérieuse. Professeur de droit à Bogota, il a été blessé par les balles qui ont tué, dans la rue, son compagnon de bar et de salle de billard, Ricardo Laverde. Un homme au passé clos. Impénétrable. « *Qu'a-t-il bien pu faire pour qu'on le tue comme ça ?* » Ici, les corps portent partout les marques des moments. Sur la peau en cicatrices. Et aussi au-dedans. Juan Gabriel Vasquez ausculte ces douleurs profondes. Un roman de la mémoire. Obsédant. X.H.

LE BRUIT DES CHOSSES QUI TOMBENT  
(EL RUIDO DE LAS COSAS AL CAER),  
de Juan Gabriel Vasquez, traduit de l'espagnol (Colombie)  
par Isabelle Gugnion, Seuil, 292 p., 20 €

france  
culture

LES MATINS

Marc Voinchet et la Rédaction  
6h30-9h du lundi au vendrediRetrouvez la chronique de Jean Birnbaum  
chaque jeudi à 8h50

en partenariat avec

Le Monde  
DES LIVRES

franceculture.fr

## Laisser les cendres s'envoler

de Nathalie Rheims,  
Léo Scheer, 255 p., 19€.

Nathalie Rheims évoque sa relation avec sa mère. Mondaine et en apparence fidèle aux principes de son éducation aristocratique, elle a pourtant quitté son foyer et abandonné sa fille pour suivre un artiste. Après le décès de sa mère, l'écrivain cherche à comprendre ce qui peut expliquer son inconséquence et la façon dont elle-même a dû apprendre à vivre sans son amour.

## Mother

de Luc Lang  
Stock, 300 p., 20€

*Mother* est le récit d'une relation mère-fils étouffante, à laquelle le narrateur a survécu grâce à la présence structurante et rassurante d'un père d'élection. Face aux excentricités et à la possessivité culpabilisante d'Andrée, son fils a toujours pu compter sur le secours de Robert, auquel le roman exprime en creux toute sa reconnaissance. Avancé à un rythme effréné, le texte évoque avec originalité l'ambivalence qui caractérise les liens familiaux.



## Elle s'est appelée successivement Rachel, Monique...

de Sophie Calle

Editions Xavier Barral, 204 p., 49€  
Après la mort de sa mère, en 2007, Sophie Calle présente une exposition lui rendant hommage, au Palais de Tokyo puis, en 2012, au Festival d'Avignon. L'installation se prolonge maintenant en un livre de photos, d'extraits des carnets de sa mère et de textes de l'artiste.

L'ambivalence des sentiments dans la relation avec la figure maternelle tisse la trame de deux romans et d'un livre-objet. Qui sont également des moyens de surmonter l'absence

# Mères porteuses (d'œuvres)

FLORENCE BOUCHY

Lorsque l'artiste Sophie Calle, connue pour mettre en scène et en intrigue son quotidien, place une caméra face au lit sur lequel sa mère est en train d'agoniser, celle-ci s'exclame : « Enfin ! » Elle n'était encore jamais apparue dans le travail de sa fille. Pourtant, celle qui s'était fait appeler Rachel ou Monique, et avait porté les noms Szyndler, Calle, Pagliero, Gonthier et Sindler, aimait que l'on parle d'elle. C'est ce qu'a finalement décidé de faire Sophie Calle à l'occasion de l'installation « Rachel, Monique », créée en 2007 au Palais de Tokyo, reprise et augmentée en juillet 2012 au Festival d'Avignon, et dans le livre-objet du même nom, paru dans ce sillage. La première photo représente sa mère, assise au-dessus de l'inscription « Mother ». Les vingt dernières sont des monuments funéraires : sur dix-neuf d'entre elles apparaît ce seul même mot anglais, la vingtième y substitue un pudique « Daughter ».

Pour son nouveau roman, dont les indices d'autofictionnalité sont nombreux, Luc Lang choisit comme titre le même anglicisme. A lui seul, *Mother* laisse entendre à la fois la tendre familiarité avec la mère et la volonté de se dégager de sa présence étouffante, grâce à la distance que suggère le détour par le vocable étranger. C'est précisément ce qui est en jeu dans de nombreuses œuvres évoquant la figure d'une mère disparue : il s'agit de donner une forme consciente et concertée à la relation mère-enfant, d'en régler au plus juste et au plus sain la distance. Ne pas nier l'ambivalence des sentiments, préserver la mémoire du parent disparu tout en s'autorisant une vie d'adulte autonome. Chercher à maîtriser l'absence et la perte grâce à l'œuvre, pour ne plus la subir comme un manque ou un trop-plein mélancolique.

Et que l'on ne s'y trompe pas : même lorsque Nathalie Rheims déclare, d'entrée de jeu, dans *Laisser les cendres s'envoler* : « Ma mère est morte, je le sais. Mais, lorsque j'y pense, je ne ressens aucun chagrin, pas la moindre émotion. (...) Je l'avais perdue bien



JULIA FULLERTON-BATTEN/LÉON PARIS

inconditionnel n'existe pas. (...) Une mère, comme les autres, peut disparaître à tout instant et vous abandonner, pour suivre un type qui passait par là ». Dès lors, l'enfant ne cessera de feindre l'indifférence froide, l'oubli, « le désengagement le plus total », comme si masquer sa douleur pouvait l'annuler. Devenue écrivain, elle n'évoquera jamais, même de façon détournée, sa mère, jusqu'à ce que l'écriture de *Laisser les cendres s'envoler* s'impose à elle : conçue comme une enquête généalogique, le livre cherche dans les lois de son milieu ce qui a pu conduire la mère à délaisser sa fille pour un artiste qui a tout d'un imposteur. L'écriture tangué ainsi entre le reproche, l'explication et la justification. Elle s'efforce néanmoins de rester aussi clinique que possible pour contenir sa colère et son dépit, et finir par accepter que cette inconséquence maternelle ait opportunément rendu libre un enfant que tout prédestinait à hériter de la fortune, mais surtout de l'étroitesse d'une famille où ne règne que « la fraude des sentiments ».

Le narrateur de *Mother* a bien eu une mère, lui, trop aimante, tyrannique et excentrique. C'est plutôt un père qui lui aurait manqué, si sa mère célibataire ne s'était finalement mariée avec Robert, lequel créera avec l'enfant un lien d'autant plus fort « qu'ils l'auront ensemble fabriqué ». Mais, folie maternelle ordinaire ou névrose sévère, la mère ne cesse de chercher à dévaluer et annuler cette paternité choisie et réussie, qui lui ôte la pleine possession de son fils pour lequel elle prétend avoir sacrifié sa vie de femme. Le roman de Luc Lang est d'une poésie magnifique. Son écriture est tout à la fois pulsionnelle et analytique, jamais réductrice. Elle prend en charge la violence et l'ambivalence des sentiments de chacun des protagonistes, tout en réussissant à mettre de l'ordre et à donner du sens aux émotions. Face à cette mère tyrannique, le

fil se révolte, « ne veut plus la voir, ne veut plus l'entendre. L'oublier. L'oublier. Mais elle coule en lui comme un fluide lymphatique... S'oublier soi-même alors, faire mourir en son propre corps les humeurs de sa mère qui hydratent et baignent ses tissus cellulaires ».

Organisé en trois parties, chacune articulée autour d'un pôle de la vie familiale (« Les Amours », « Les Nourritures », « Les Guerres »), *Mother* relate la même histoire sous trois angles différents, sans doute parce que la « force de la mère n'est pas d'être une personne qui s'active dans une direction donnée et qu'on peut observer de l'extérieur avec plus ou moins d'intérêt ou d'indifférence, la mère est un milieu, un mode d'existence qui décide de la clé et de l'octave à partir desquelles se développent

le chant et la musique ». Mais ce très beau chant d'amour-haine autour de la figure maternelle se révèle surtout déclaration d'amour au père choisi, dont la constance et la fiabilité ont sauvé la dyade mère-fils d'une fusion mortifère et permis au jeune homme de trouver « la fenêtre de son échappée vers l'âme adulte ».

La relation de Sophie Calle à sa mère est apparemment plus apaisée, même si l'artiste se plaît à citer les extraits des carnets dans lesquels sa mère se plaint d'elle : « Sophie au téléphone. Nous sommes dans une phase distante, du moins en ce qui me concerne. Elle m'agace car je ne suis jamais pour elle une priorité. » Mais on ne peut qu'être frappé par l'insistance avec laquelle Rachel (ou Monique) regrette « de n'avoir accompli aucune œuvre », d'avoir

une « vie sans projets, sans projets, sans futur avant d'aller... à la tombe ». L'immense artiste qu'est devenue Sophie Calle, dont l'art repose sur les programmes qu'elle s'impose et les projets qu'elle réalise méticuleusement, laisse peut-être entrevoir ici sa plus belle réussite de fille : avoir réalisé, sans doute, le souhait maternel d'une vie créatrice. Avoir offert, aussi, à sa mère, une œuvre à elle seule consacrée, sans avoir jamais sacrifié sa propre singularité ni l'originalité avec laquelle elle met en œuvre ses désirs. Le livre peut ainsi porter sur sa couverture tous les prénoms et noms de sa mère, son élaboration a permis de trouver une juste distance entre la mère et la fille, en orchestrant avec délicatesse mais assurance le jeu de la reconnaissance et de l'indépendance. ■

## Dans ces livres, il s'agit de régler au plus juste et au plus sain la distance

avant qu'elle ne meure », c'est encore d'une libération par l'écriture qu'il s'agit, et de la quête d'une distance nouvelle à l'égard d'une absente trop envahissante : « Ecrire pour la retrouver cachée derrière une phrase. Comprendre pourquoi elle m'a jetée par-dessus bord, oubliée dans le placard de son ancienne chambre. » Ecrire « pour tout remettre à plat. Tenter de faire revivre celle que je n'arrivais pas à convoquer ».

Issue de l'une des branches de la dynastie Rothschild, la jeune fille a d'abord vécu avec une mère mondaine et un père toujours absent avant que, vers ses 13 ans, le maître d'hôtel ne lui annonce que sa mère était partie, sans prendre la peine de le lui dire. Elle avait changé de vie pour emménager avec un artiste, laissant brutalement entendre à sa fille que « l'amour

## Les lettres du modèle Sido à son écrivain de fille

EN 1922, DIX ANS APRÈS SA MORT, Adèle Eugénie Sidonie Landoy entre, avec *La Maison de Claudine*, dans l'œuvre de Colette dont elle devient le centre de gravité. La romancière la mettra en scène dans treize autres livres, dont *La Naissance du jour*, *Sido*, *L'Etoile Vesper* ou *Le Fanal bleu*. De cette mère exceptionnelle, nous ne savions que peu de chose jusqu'à la publication, en 1984, aux éditions Des femmes de sa correspondance avec sa fille. Malheureusement, celle-ci ne permit de lever qu'un coin du voile, tant le travail éditorial était bâclé. Aujourd'hui, il nous est donné de la lire dans une édition particulièrement soignée et enrichie de trente-cinq lettres inédites. Si celles de Colette, probablement détruites par son frère aîné,

Achille, nous manquent, on peut cependant deviner les rapports compliqués entre la mère et son « Minet chéri », mais aussi mesurer que le « mythe » Sido n'est pas une pure fiction.

A travers ces quatre cents missives, où se mêlent chroniques villageoise, familiale et littéraire, se révèle une femme aussi entière dans ses passions pour la nature et les animaux que dans ses détestations. On pense aux habitants de Saint-Sauveur-en-Puisaye, ainsi qu'à ses belles-filles et gendres dont ce « cochon de Willy », qui fut marié à Colette.

Un brin mécréante, libre-penseuse et cultivée, Sido se montre également injuste, voire amère, à l'encontre de son « Toutou blanc » de plus en plus distante ; et qui n'en fait qu'à sa guise tant

sur le plan sentimental que professionnel. Aux suppliques constantes pour que sa fille lui écrive ou lui rende visite s'ajoutent les récriminations contre ce qui freine l'élaboration de son œuvre littéraire. Très tôt, l'étouffante Sido avait pris la mesure du talent de cette fille « ingrate » qui, bien qu'elle n'eût pas assisté aux obsèques de sa mère, lui construisit l'un des plus beaux mausolées. Manière sans doute d'avoir le dernier mot. ■

Christine Rousseau

*Lettres à Colette, 1903-1912. Suivies de vingt-trois lettres à Juliette, Phébus, édition établie et annotée par Gérard Bonal, 562 p., 25€.* Signalons aussi le n° 33 des « Cahiers Colette » consacré à Sido (Société des amis de Colette, 204 p., 18€).

Auteurs du « Monde »

Cygnès en signes

Sur scène, il y a des cygnes (des vrais) et des danseuses : « Swan (...) ajoute un maillon à la longue et excitante série de lectures du "Lac des cygnes" », souligne Rosita Boisseau, critique de danse au Monde et à Télérama, dans le beau livre consacré à cette création du chorégraphe Luc Petton et de sa compagnie, Le Guetteur. Depuis la naissance des volatiles jusqu'au spectacle, inauguré au Théâtre national de Chaillot, en 2011, le photographe Laurent Philippe a suivi les étapes du travail collectif. Un entretien avec Luc Petton et la conseillère artistique Marilén Iglesias-Breuker vient clore cet ouvrage emblématique. ■

► *Swan, de Rosita Boisseau et Laurent Philippe, Nouvelles éditions Scala, 162 p., 36 €*



Polar polaire

Le Dernier Lapon pourrait passer pour un authentique polar scandinave si ce premier roman n'était écrit par un Français, Olivier Truc, correspondant du Monde à Stockholm. Afin d'évoquer la face sombre de la Suède, il entraîne le lecteur dans les paysages sauvages et verglacés de la Laponie centrale, qui sortent tout juste de la nuit polaire en ce début du mois de janvier. Sillonant la région sur leurs motoneiges, deux membres de la police des rennes, un vieux briscard et une jeune recrue, enquêtent sur deux événements peut-être liés : la mort d'un élveur et le vol d'un précieux tambour de chaman, à la veille d'une exposition sur la culture sami... ■

► *Le Dernier Lapon, d'Olivier Truc, Métailié, « Noir », 456 p., 22 €.*



Meurtre dans la ville sainte, secrets de famille et malversations agitent « Le Collier de la colombe », deuxième opus de la Saoudienne Raja Alem

Enquête à La Mecque

CATHERINE SIMON

C'est un roman noir : il y a un cadavre, celui d'une femme nue, jeté, dès le début du livre, dans une ruelle des faubourgs de La Mecque ; et un inspecteur de police bougon, qui souffre d'un taux de cholestérol explosif et d'une vie affective nullissime. Venu d'Arabie saoudite (fait rare), écrit par une femme (encore plus rare), *Le Collier de la colombe* fait partie des romans choisis par les éditions Stock pour lancer leur nouvelle collection, « La Cosmopolite noire ».

Bonne pioche – et de poids : au fil des 768 pages de ce pudding sunnite, voici le lecteur entraîné dans les méandres d'Abourrous, un passage surpeuplé, bouillonnant, situé aux confins de la ville sainte, près de la zone où les fidèles se purifient avant d'accomplir le « rituel du

petit pèlerinage ». Partant de cette matrice mecquoise, le récit file ensuite en Espagne (avec plongées dans une Andalousie mythique « où chrétiens, juifs et musulmans ont cohabité harmonieusement »), avant de revenir à La Mecque, à ses crimes imparfaits, à ses élites corruptrices et à ses bulldozers.

Deuxième livre de Raja Alem à être traduit en français, après *Khâtem, une enfant d'Arabie* (Actes Sud, 2011), ce thriller emprunte son titre, apprend-on page 664, à un ouvrage savant du XI<sup>e</sup> siècle, *Le Collier des colombes*, signé Ibn Hazm. Mais peut-être est-ce un leurre ? « Les habitants de La Mekke sont des colombes, ceux de Médine des tourterelles, et ceux de Jeddah des gazelles... », dit aussi une chanson – citée dans le roman. Mais le meilleur du livre n'est pas dans ses digressions savantes. Ni dans son intrigue policière, à vrai dire secondaire.

Il est dans la peinture de La Mecque, les rituels autour de la Kaaba (le mausolée) côtoyant le train-train profane, les désirs d'émancipation se mêlant aux combines de

survie des habitants d'Abourrous, venus d'Afrique, d'Asie ou de Turquie, ces mutants de l'Arabie saoudite d'aujourd'hui, que Raja Alem excelle à croquer, nous faisant découvrir un peu de cette *terra islamica* que le flot médiatique désigne sans jamais nous y faire entrer.

Cette ville de La Mecque en train de disparaître, les buildings de verre poussant sur les quartiers anciens, c'est la sienne. Raja Alem y est née, en 1970, dans une famille de notables et de savants musul-

tre noir sur blanc tout ce que j'ai à dire sur cette ville en train de mourir – et qui, déjà, n'existe plus. »

Certaines pages sont magnifiques, qui décrivent l'ancien melting-pot mecquois. Écrit dans un arabe classique, le texte a « donné du fil à retordre » à son traducteur, Khaled Osman, comme celui-ci, joint par téléphone, le reconnaît. Sous les mots policés n'en perce pas moins la critique de la société saoudienne et de ses archaïsmes.

Il faut écouter la harangue de Youssef, étudiant en histoire, insultant ses aînés, ces « aigris réfractaires à la vie », au sein même de la mosquée : « Vous priez pour Le Supplier de vous laisser entrer dans les vastes jardins du Paradis, alors que, dans le même temps, vous avez rendu notre vie plus ramassée et étroite que le chas d'une aiguille ! », hurle l'insolent. Il faut voir comme Khalil, chauffeur de taxi et tête brûlée, apostrophe la police, qui enquête sur un crime isolé, alors que le quartier offre le spectacle quotidien de la misère, avec sa « marée de main-d'œuvre clandestine », ses omniprésents « dealers de drogue », ses « incendies à répétition », ses « eaux usées qui débordent » et ses « bâtiments qui s'effondrent à force de délabrement ». Le portrait savoureux d'Achiy (le cuisinier), du Bouc (le sans-papiers) ou d'Oum Al-Saad (la faiseuse d'or) valent à eux seuls le détour par les faubourgs de cette Arabie inédite. ■

LE COLLIER DE LA COLOMBE (*Tawq al-Hamâm*), de Raja Alem, traduit de l'arabe (Arabie saoudite) par Khaled Osman, en collaboration avec Ola Mehanna, Stock, « La Cosmopolite noire », 768 p., 24 €

Découvrir un peu de cette « terra islamica » que le flot médiatique désigne, sans jamais nous y faire entrer

mans. Son livre est d'ailleurs dédié à son grand-père Abdellatif et à son aïeul, Youssef Al-Alem le Mekkois. « Le nom de la ruelle Abourrous existe. Mais celle que je décris dans le livre est une synthèse de toutes ces ruelles de La Mekke, peuplées de migrants du monde entier », souligne Raja Alem, attablée dans un café cosu du quartier des Invalides. Ayant grandi à Jeddah et étudié au Royaume-Uni, c'est à Paris – où vit l'une de ses sœurs – que la romancière saoudienne a choisi de s'installer, dès cet hiver. « Je ne me sens pas en exil à Paris. Je m'y sens bien », dit-elle, dans un anglais nickel.

Ecrire *Le Collier de la colombe* – colauréat, avec un roman marocain, du Prix international du roman arabe 2011 – lui a pris cinq ans, précise-t-elle. « Je voulais en finir avec La Mekke, je voulais met-

Extrait

« Lorsque Muchabbab l'a guéri de sa phobie de la police et des expulsions, le Bouc a vécu un bouleversement existentiel : il s'est mis à errer dans les rues de La Mecque pour explorer la ville à sa guise. Désormais, il ne ressentait plus le besoin de se cacher et avait cessé de paniquer à la vue des camionnettes d'expulsion (...) et il se sentait aussi libre que les grains de poivre noir qu'il aimait à faire éclater sous ses dents (...). Ce qui le stimulait le plus, c'était de sortir de son périmètre familier pour aller

visiter les marchés de la périphérie et s'abandonner à la cohue de cette foule bigarrée, où coexistaient toutes les nationalités. Il avait l'impression de s'y fondre comme s'il était mastiqué par une mâchoire géante. Il se délectait d'offrir son corps à cette pâte humaine qui le bousculait et le portait. Il ne levait jamais les yeux pour dévisager quiconque, ayant compris qu'il était habité par des fragments de ces corps. »

LE COLLIER DE LA COLOMBE, PAGE 272

Sur le chemin de la « vita nova »

Quittée par son mari, une femme de quarante ans couche son quotidien dans un carnet. De ce fil ténu, Marianne Rubinstein tire un faux journal et vrai beau roman sur le passage du temps, la solitude, la poésie japonaise et l'écriture

AMAURY DA CUNHA

C'est le récit d'une crise et l'histoire d'un cheminement vers l'écriture. Qu'il y ait un rapport entre la douleur et sa sublimation par la création n'est pas un fait nouveau ; mais quand un livre parle aussi

bien d'une rupture amoureuse, de la maternité solitaire, du passage des saisons à travers des poèmes japonais qui colorent le temps, on se dit qu'un bon texte ne pourra jamais être tout à fait réductible à son histoire. Car celle-ci n'est pas franchement saisissante.

41 ans, Yaël Koppman est quittée par son mari ; elle se retrouve seule au début de l'automne, avec son petit garçon et sa détresse, naviguant désormais à vue dans

l'existence, sollicitant sa cousine adorée et consultant aussi « la marquise », sa psychanalyste hebdomadaire. Jour après jour, elle consigne ce qu'il lui arrive dans un carnet.

En commençant ce livre, il est tentant de penser – puisque c'est un journal – qu'il s'agit d'une autobiographie ou d'une autofiction : le personnage principal exerce la même profession (maître de conférences en économie) que l'auteur, a sensiblement le même âge, etc.

Rencontrer Marianne Rubinstein permet de dissiper cette ambiguïté : rien de tout cela ne lui est arrivé, son livre est une construction strictement imaginaire. Et s'il y a des correspondances entre elle et son personnage, elles tiennent du clin d'œil ludique, sans profond, à la façon de François Truffaut et d'Antoine Doinel, qu'elle évoque à plusieurs reprises. « C'est un roman, et parce qu'il s'agissait d'une fiction, j'étais libre d'exposer l'intimité de cette femme comme je l'entendais. Sans cela, je n'aurais pas eu cette liberté dans l'écriture », explique Marianne Rubinstein. Il faut considérer son personnage comme un « ego expérimental » – tel que l'a décrit Milan Kundera

dans *L'Art du roman* (Gallimard, 1995). Non pas un double, mais un personnage récurrent, car sa narratrice tourmentée fait ici sa seconde apparition, après *Le Journal de Yaël Koppman* (Sabine Wespiser, 2007).

Regarder sa peine

Ecrire un faux journal intime, voilà un bel enjeu littéraire, saturé de difficultés à surmonter : comment donner le sentiment que les phrases sont issues de la vie immédiate et prosaïque, sans que cette normalité feinte soit ennuyeuse pour le lecteur ? « Il faut parvenir, malgré le caractère fragmentaire du journal, à établir une continuité, travailler sur le style tout en lui donnant un côté jeté, spontané »,

commente Marianne Rubinstein.

Ecrire, pour Yaël Koppman, c'est avant tout une manière de regarder sa peine, brutalement, platement – ce qui n'exclut pas l'intensité des phrases. « Mes os sont des troncs calcinés », note-t-elle. De belles pages sont consacrées à la dévastation qui bloque l'esprit, accapare le corps, gangrène la vie sociale. Mais la subtilité de ce journal, dans sa progression, montre que la douleur ne provoque pas seulement un repli sur soi, elle permet aussi de s'ouvrir au monde. A travers son personnage, l'auteur a voulu saisir un moment de la vie et une époque. Elle espère, citant Proust, « qu'à la cime du particulier, éclore le général ».

Ce journal est le lieu d'une enquête aux multiples questionnements. Yaël interroge inlassablement son entourage féminin : que signifie avoir 40 ans ? « C'est la question du désir », répond une amie. C'est penser que le corps est désormais cette « marchandise déclassée que vous êtes devenue », constate une autre. Pour la narratrice, la réponse à la question est l'entrée dans une vie nouvelle (*vita nova*), grâce à la « conversion littéraire ». Convoquant le souvenir de Roland Barthes et son désir tardif de n'être plus que littérature, la narratrice fantasme sur un livre futur (« un roman générationnel ») dont ce journal pourrait bien constituer l'esquisse. ■

LES ARBRES NE MONTENT PAS JUSQU'AU CIEL, de Marianne Rubinstein, Albin Michel, 208 p., 17 €



Benoît Duteurtre

# À nous deux, Paris!

« Le charme de ce roman tient à l'élégante drôlerie de la prose du narrateur, à son art à la fois cruel et poignant du portrait, du tableau, du dialogue. »  
Marc Fumaroli, *Le Figaro Littéraire*

« Voici le livre peut-être le plus remarquable d'un écrivain qui s'affirme comme un pénétrant analyste des rêves libertaires des années 1970. »  
Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

« Pari gagné. »  
Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

fayard

Extrait

« Lundi 11 janvier. Allongée sur le divan de la marquise, j'évoque ma peur de l'autre, ma crainte perpétuelle de l'attaque qui me fait guetter, veiller, observer du coin de l'œil, pas étonnant qu'en dehors du cercle des très proches, la compagnie de mes semblables m'épuise tant. Aviez-vous peur, me demande-t-elle, la première fois que vous êtes venue ? Non. Et je me vois soudain en fantôme de l'Opéra, défigurée sous un masque doré, avant de poursuivre : ici, ce n'est pas du même ordre, je suis venue pour que nous puissions réparer ensemble ce masque qui me blesse et m'irrite. (...) Vendredi 28 mai Quand viendra le temps de ma délivrance, de ma transformation si ce n'est en lionne, du moins en panthère noire au poil lustré ? (...) Ce matin, alors que j'écris à quel point je suis fatiguée de moi, j'éprouve un si vif plaisir à le faire que je me demande si le lieu de cette contradiction qui m'étirent – qui fait pression et me reconforte en même temps – n'est pas ma place : l'écriture. »

LES ARBRES NE MONTENT PAS JUSQU'AU CIEL, PAGES 53 ET 151

Un livre d'entretiens retrace le parcours intellectuel de l'Américain Yosef H. Yerushalmi, mort en 2009

# Serviteur de l'histoire

**PIERRE BOURETZ**  
philosophe

Il n'était pas facile pour les historiens du judaïsme de la génération de Yosef Hayim Yerushalmi (1932-2009) de se faire une place parmi les grands. Actifs dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Allemagne, les « pères fondateurs » avaient été des géants exhaltant, éditant, traduisant textes et documents au service d'une histoire « monumentale » qui cherchait en quelque sorte à faire entrer le peuple juif dans l'histoire « universelle ». Mais ils avaient oublié, sous-estimé et même censuré bien des choses, en sorte que des petits-fils rebelles pouvaient encore ressusciter des pans entiers de la vie juive, tel un Gershom Scholem (1897-1982), à qui l'on doit la redécouverte et la mise en forme savante de la mystique et du phénomène messianique. Ils étaient encore des pionniers, certains, même, acteurs de la grande aventure sioniste. Quelles perspectives étaient ouvertes à un aspirant historien du judaïsme né à New York au début des années 1930 ?

Recueil de dialogues avec Sylvie Anne Goldberg, *Transmettre l'histoire juive* est un essai d'« ego-histoire » qui offre des réponses à une telle question. Yerushalmi raconte qu'il fallait d'abord bien se former là où l'on pouvait « étudier le judaïsme avec une approche critique », au Jewish Theological Seminary, institution destinée en priorité à former des rabbins « ni parfaitement réformés ni absolument orthodoxes » et qui prodiguait les meilleurs enseignements dans presque tous les domaines du judaïsme.

Puis il s'agissait de se choisir un maître en passant à l'université voisine, celle de Columbia, où l'histoire juive était entre les mains de Salo Wittmayer Baron. Nouvelle difficulté, celui-ci aussi excellait dans la forme monumentale : parue pour la première fois en trois volumes (1937), son « Histoire sociale et religieuse des juifs » (non traduit) en comporterait finalement dix-huit... Comment trouver une niche, un espace et un moment de la vie juive encore en friche ?

Les choses se sont faites par hasard. Déjà bibliophile et intéressé par l'Inquisition et les marranes, le jeune Yosef découvre un jour un exemplaire de *Las Excelencias de los Hebreos* d'un certain Isaac Cardoso dont il ignore tout. En s'informant à son sujet, il constate que l'on en sait assez peu : la date et le lieu de sa naissance au début du XVII<sup>e</sup> siècle sont incertains ; encore pré-nommé Fernando, il a été médecin en Espagne ; on le retrouve dans le ghetto de Venise, puis à Vérone, où il écrit ce livre, « chef-d'œuvre de l'apologétique juive ». De l'enquête résultera une thèse dirigée par Baron, puis un maître livre : *De la Cour d'Espagne au ghetto italien. Isaac Cardoso et le marranisme au XVII<sup>e</sup> siècle* (Fayard, 1987).

Yerushalmi est resté fidèle à l'histoire des marranes et des « nouveaux chrétiens » apparus après l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 et la conversion forcée au Portugal en 1497, ce dont témoigne le beau recueil intitulé *Sefaradica* (Chandeigne, 1998). Mais il s'est aussi aventuré loin de ces terres et de cette époque. Dans son *Moïse de Freud*, il cherche à réfuter l'idée selon laquelle en faisant de Moïse un Egyptien (dans *Moïse et le monothéisme*), le fondateur de la psychanalyse « disait adieu au judaïsme, au peuple juif, à l'identité juive ». Avec ce livre, il s'agissait de comprendre ce mot de Freud : « Comment se fait-il que la psychanalyse ait dû être découverte par un juif



A Brooklyn (New York), 1954.  
LEONARD FREED/MAGNUM PHOTOS

impie ? » Enfin, qui voudrait se faire une idée de la capacité de Yerushalmi à traiter dans la longue durée une question immense lira *Serviteurs des rois et non serviteurs des serviteurs* (Allia, 2011). En soixante-dix pages, il reconstruit l'histoire de ce précepte conduisant à la recherche d'une « alliance royale » avec les autorités, supposées bienveillantes, contre le peuple jugé

## Comment trouver une niche, un moment de la vie juive encore en friche ?

dangereux, infirmant l'idée de Hannah Arendt selon laquelle les juifs n'avaient « ni expérience ni tradition politiques ».

Yerushalmi s'est imposé en explorant ce qui restait une niche dans l'histoire du judaïsme : le rapport des juifs à l'Histoire. Paru en 1982 et traduit deux ans plus tard, *Zakhor* (Tel Gallimard) affronte un paradoxe : l'injonction « souviens-toi ! » fait du peuple

juif le peuple par excellence de la mémoire ; mais jusqu'à une date très récente à l'échelle de son histoire, il n'a pas déposé celle-ci dans une historiographie, c'est-à-dire un « recueil véritable des événements historiques ». Analyse d'un paradoxe de l'histoire juive, ce livre est aussi une réflexion sur le métier d'historien. Recueil d'hommages, *L'Histoire et la mémoire de l'histoire* montre en quoi et comment Yerushalmi était un grand. Lui citait, pour tirer la leçon de son travail et de celui des générations d'historiens du judaïsme qui l'avaient précédé, le seul verset du « Nouveau » Testament dont il aurait aimé qu'il soit dans l'« Ancien » : « A présent nous voyons, mais obscurément, comme à travers une vitre. » ■

**TRANSMETTRE L'HISTOIRE JUIVE. ENTRETIENS AVEC SYLVIE ANNE GOLDBERG, de Yosef Hayim Yerushalmi, Albin Michel, « Itinéraires du savoir », 300 p., 24,90 €.**  
**L'HISTOIRE ET LA MÉMOIRE DE L'HISTOIRE, sous la direction de Sylvie Anne Goldberg, Albin Michel, « Bibliothèque Idées », 176 p., 15 €.**

# Rancière, pensée intime

Au fil de la conversation, ce sont les paysages intérieurs du philosophe qui apparaissent

JULIE CLARINI

C'est une scène qui s'ouvre, la scène d'une pensée qui est « partout au travail », y compris dans la conversation. Si un entretien bien mené est toujours autre chose qu'une répétition de l'œuvre, Jacques Rancière laisse ici ses interviewers pénétrer au cœur de la machine philosophique, acceptant de restituer tantôt la finesse d'un concept qui vaut engrenage, tantôt la courroie d'une circulation souterraine. Car l'entretien représente à ses yeux « une pièce non négligeable de la "méthode de l'égalité" », rappellent Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan. Reconnu, au même titre qu'Alain Badiou ou Etienne Balibar, comme l'un des philosophes qui tentent de renouveler la pensée de l'émancipation, Rancière mène, depuis son maître ouvrage *La Nuit des prolétaires* (Fayard, 1981), une œuvre singulière et étonnamment cohérente. Cohérente, huilée, mais, comme il le dit lui-même, dénuée de tout esprit de système.

Ce nouveau livre peut se lire comme une introduction à l'œuvre, il en remplit l'office sans

mal. On y croise les concepts-clés de « partage du sensible », de « scène », de « dissensus », de « mésestante » qui nous sont, ou nous deviennent, familiers. On y retrouve, notamment dans la dernière partie (« Présents »), quand il évoque le « printemps arabe », l'homme qui intervient, de manière circonstanciée, dans le débat public, par des tribunes ou des livres percutants, aussi bien sur le racisme que sur la démocratie (*La Haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005).

## Un discours de la méthode

La qualité première de ces pages est pourtant ailleurs. Le titre ne comporte pas le mot « méthode » sans raison. C'est finalement ce qui se révèle à la faveur du dialogue : une manière de travailler. Une discipline, d'abord : aller tous les jours « au travail », à la bibliothèque ou aux archives. Les manières de faire, ensuite : attendre que les choses fassent saillie, se raccordent tout à coup à autre chose. « *La pensée, ce sont des choses énoncées, écrites, qui sont là (...) en transit sur des pages, attendant d'être transportées ailleurs, formulées autrement* », rien d'une suite de conséquences logiques tirées d'un ensemble de données, mais quasiment une épiphanie : « *Tout à coup un paysage se dessine et on peut essayer de le tracer.* » Voilà pour-

quoi on peut parler, chez Rancière, d'une scène de la pensée.

Voilà pourquoi, même s'il partage avec les historiens le goût de l'archive, il ne se sent pas membre de la communauté. Sa méthode qui laisse les textes, littéraires, philosophiques ou documentaires, « provoquer » la pensée n'est pas en quête des « causes » d'un événement historique. Tout au contraire, Rancière traque le possible, définit comme ce qui s'oppose au nécessaire, comme « *une existence qui n'est pas préformée dans ses conditions et qui, du même coup, définit quelque chose comme un autre monde possible.* » Un exemple ? L'irruption révolutionnaire en Tunisie.

On ne s'étonnera pas de voir la métaphore spatiale si prégnante dans son œuvre. Elle permet d'insister sur les coexistences et de balayer les hiérarchies. Constante obsession, ce motif de la coprésence se retrouve à plusieurs reprises, y compris dans la réticence de Jacques Rancière à se donner un maître ou à se situer dans une tradition : il y a toujours plusieurs influences, jamais de filiation unique. « *Je pense être quelqu'un qui a eu vingt, trente ou cent maîtres et non pas un maître.* »

Au détour d'une question, le philosophe évoque ces phrases avec lesquelles on vit, ces morceaux de textes qui nous construisent. Des

« refrains », dit ce philosophe habitué par la littérature, au rôle capital dans la tentative d'élucider le monde. Finalement, la méthode de l'égalité, c'est aussi cette générosité-là, accepter de dévoiler l'intimité de sa pensée. ■

**LA MÉTHODE DE L'ÉGALITÉ, de Jacques Rancière, entretien avec Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan, Bayard, 132 p., 21 €.**



« Le roman le plus profond, le plus drôle, le plus fou, le plus actuel que j'aie lu depuis longtemps. »

Yann Moix, Le Figaro

roman  
**Seuil**

## Auteurs du « Monde »

### Lutte des classes US

Si les inégalités n'ont rien de nouveau aux Etats-Unis, la situation n'en est pas moins inédite. Depuis la crise de 2008, le fossé se creuse : d'un côté, on assiste à la précarisation accrue des ouvriers, de l'autre, à la concentration des revenus des plus riches, ces fameux « 1% » qui contrôlent 40% de la richesse nationale. Les Américains eux-mêmes estiment, à plus de deux tiers, que l'antagonisme entre les riches et les pauvres est la principale faille de la société américaine.

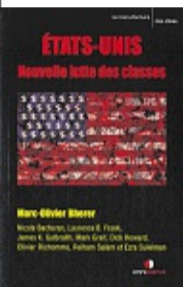
Néanmoins, le débat sur les inégalités a-t-il place dans l'espace public ?

L'auteur soumet ces questions à plusieurs intellectuels français ou américains : James K. Galbraith, Ezra Suleiman, Nicole Bacharan... Car la crise d'aujourd'hui nécessite une réinterprétation des valeurs américaines.

« Pour le moment, un tel discours manque toujours, souligne notre confrère, mais le pragmatisme américain ne se satisfait pas d'une situation de blocage. »

Le « come-back », précise-t-il, n'est pas qu'un ressort de scénario hollywoodien...

► **Etats-Unis. Nouvelle lutte des classes**, de Marc-Olivier Bherer, Omniscience, « La Manufacture des idées », 240 p., 17,90 €.



### Dérive hongroise

Un laboratoire politique, voilà ce qu'est devenue la Hongrie depuis le printemps 2010, date du retour au pouvoir de Viktor Orban. L'ancien combattant de la démocratie libérale s'est métamorphosé en champion d'une révolution conservatrice qui prend un tour bien connu : encadrement de la liberté de la presse, attaques contre la culture, exaltation du sentiment national, obsession démographique, Constitution placée sous le signe de Dieu et de la Sainte Couronne. En avril 2011, 21 magistrats adressent une lettre ouverte à Bruxelles : « *Nous n'aurions jamais pensé devoir défendre les valeurs de la démocratie dans un pays qui assume actuellement la présidence de l'Union européenne.* » L'Union est en effet paralysée par l'habileté de Viktor Orban qui, comme le souligne notre consœur Joëlle Stolz, « *teste en permanence jusqu'où il peut aller trop loin* ». L'ouvrage offre à la curiosité du lecteur de quoi retracer avec pré-



cision les étapes des bouleversements en cours, inquiétantes dérives dans une Europe en crise. ■

► **Hongrie. L'apprenti sorcier du nationalisme**, de Joëlle Stolz, Editions du Cygne, « Reportages », 206 p., 19 €.

## Lettres de la Maison blanche

Longtemps, le fils de Georges Pompidou n'a su que faire des missives et notes gardées dans la propriété familiale d'Orvilliers. Les voici réunies

RAPHAËLE BACQUÉ

C'est un petit village de six cents âmes, tout près de Houdan, dans les Yvelines, à une soixantaine de kilomètres de Paris. Mille fois, les Français des années 1960 ont vu ses rues et ses jardins sur ces photos qui fleurissent bon l'insouciance d'une époque de croissance. C'est là, à Orvilliers, que les Pompidou venaient passer le week-end, lui en col roulé, éternelle Gitane à la main, elle dans ces tailleurs-pantalons en jersey clair qui ont fait la renommée de Courrèges.

La famille de Claude Pompidou y avait acheté un ancien relais de poste, que Georges Pompidou avait fait repeindre et appelait la « Maison blanche », comme une prémonition de son destin. À l'intérieur, enfermés à clé dans plusieurs armoires, ont dormi pendant plus de trente ans des dizaines de cahiers de classe, de notes, de lettres jamais publiés. « J'avais vu pendant des années mon père écrire, sur ses genoux, assis sur un fauteuil ou le canapé », raconte aujourd'hui le professeur Alain Pompidou. Médecin, le fils unique de l'ancien président de la République française n'avait jamais eu le loisir de se plonger dans cette masse qui occupe presque trente mètres d'étagères.

Comment faire ? Il y a là des brouillons de lettres à des journalistes, des artistes, des collaborateurs. Toute une correspondance avec l'écrivain François Mauriac, à l'époque éditorialiste au *Figaro* et soutien du mouvement gaulliste. Des portraits cinglants aussi de responsables politiques des années 1960 et 1970 « *impublishables de leur vivant* », a jugé la famille de l'ancien chef de l'Etat. Des notes, enfin, prises avant ou après des entretiens avec le général de Gaulle lorsque Georges Pompidou était son collaborateur puis son premier ministre. En 1974, quelques semaines avant sa mort, Pompidou a lui-même publié ses notes et réflexions sur Mai 68 et plus généralement sur l'Etat français, dans *Le Nœud gordien* (Flammarion). En 1982, une nouvelle partie des archives a été rassemblée dans *Pour rétablir une vérité* (Flammarion). Mais le contenu des cahiers enfermés dans la maison d'Orvilliers est trop éclectique, « sans fil rouge pour permettre une



Été 1972. Georges Pompidou et sa femme, Claude, en vacances. HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS

publication telle quelle », a vite compris Alain Pompidou.

Il y a un peu plus de deux ans, il reçoit un appel de la fille de Robert Pujol, son parrain décédé quelques années auparavant. Pujol était le plus ancien ami de Georges Pompidou. Ils s'étaient rencontrés au lycée d'Albi. « *Françoise est venue jusqu'à Paris et, avant que nous n'allions déjeuner, a déposé chez moi un gros sac en plastique, raconte Alain Pompidou. Il contenait quatre-vingts lettres de mon père, écrites depuis 1928 jusqu'à quelques mois avant sa mort, le 2 avril 1974. Je tenais là mon fil rouge !* »

Fussent-ils les enfants d'anciens présidents de la République, les fils ne savent pas toujours ce qu'ont été leurs pères. Leur évolution morale et intellectuelle. Leur psychologie. Leurs doutes et leurs engouements. En lisant sa correspondance, bientôt complétée par une série de lettres que lui apporte le fils d'un autre vieil ami de Normale-Sup et collaborateur de son père, René Brouillet, Alain Pompidou découvre toute une facette jusque-là ignorée : celle d'un jeune provincial amoureux de la litté-

ture, venu à la politique par la rencontre avec de Gaulle.

« *J'avais été adopté en 1942 à l'âge de trois mois par mes parents et nous avions formé depuis un seul et même bloc au sein duquel, au fond, mon père n'avait pas besoin de parler* », explique Alain

### Alain Pompidou découvre une facette de son père : celle d'un jeune provincial amoureux de littérature

Pompidou. Dans ce trio, la politique n'est pas un sujet de conversation. Elle est plus que cela. Une sorte de bain. Les correspondances intimes juxtaposées aux notes et aux archives conservées par la famille Pompidou offrent la narration exceptionnelle d'une montée vers le pouvoir, puis des difficultés de son exercice.

On lit avec plus d'attention, peut-être, les lettres et notes des derniers mois. Le président ignore-t-il vraiment la gravité du mal qui va bien-

tôt l'emporter ? Il s'attache, les rares fois où il l'évoque, à le minimiser. « *Il ne se sentait pas mourant* », confirme aujourd'hui son fils. A l'époque, le professeur Vignalou, son médecin traitant, et le grand hématologue Jean Bernard ont tout de même pris à part Alain Pompidou, ancien élève du professeur Bernard. « *Le fait de lui annoncer sa maladie risque d'atteindre son optimisme et de l'alarmer inutilement* », ont-ils expliqué. « *Et ma mère ? - Nous ne lui en parlerons pas non plus. Mais vous, vous lui apporterez votre soutien moral.* »

A cet égard, la dernière lettre du président Pompidou à son fils reflète ce mélange de déni, de volonté de protéger les siens et de maîtriser l'information sur sa santé. « *Mon Alain, il vaut mieux que tu ne passes pas me voir en allant à la faculté. Il y a des observateurs. S'ils te voient trop souvent, ils en concluront que c'est toi qui me suis sur le plan médical. (...) Par contre, il serait bon que Vignalou passe, uniquement pour être vu. Papa.* » Deux mois plus tard, le président mourra d'une septicémie, chez lui, à Paris. ■

## De Gaulle, Mauriac et les autres

IL EST TOUT À FAIT exceptionnel de lire la correspondance intime, sur quarante-cinq ans, d'un homme devenu président de la République. D'un amoureux des lettres, aussi. Dont le style et le sens de la psychologie des hommes probablement puisé dans la fréquentation constante de la littérature offrent une superbe palette de portraits et de jugements. En somme, de lire sans l'artifice de la reconstruction des Mémoires l'évolution d'un acteur politique qui aurait le talent d'un écrivain.

Cet assemblage de lettres et de notes reflète l'itinéraire d'un jeune normalien débattant passionnément de poésie ou du « *chic épatant* » des jeunes filles. Viennent de Gaulle et son ombre formidable, et toute la vie de Pompidou est transformée. « *Quand je revois sa vie politique, je me dis qu'il a réussi dans les grandes circonstances et dans ses rapports avec les êtres exceptionnels (...),*

remarque-t-il. *Il a manqué le but chaque fois qu'il a eu affaire à l'hostilité des médiocres.* » Et lui ? Comment fait-il face aux frustrations et aux dilemmes du pouvoir ? Avec dureté, lorsqu'il refuse la grâce des condamnés à mort Buffet et Bontems. Avec colère, lorsqu'il recense les noms de ceux qui ont alimenté les rumeurs sur l'affaire Markovic dans l'espoir de l'affaiblir politiquement. Avec humour ou vacherie, lorsqu'il bataille avec les grands éditorialistes de l'époque, François Mauriac, Georges Suffert ou Claude Bourdet. « *Vous pouvez avoir sur l'action politique vos idées qui ne sont pas les miennes, écrit-il ainsi à Françoise Giroud. Mais ne sentez-vous pas qu'il y a des hommes qui sont au-dessus des petites courantes ?* » Et l'on saisit, pour finir, combien ces mots jetés d'une écriture rapide n'avaient qu'un but : lutter contre l'incompréhension qui est le lot des hommes de pouvoir. ■ Rle B.

LETTRES, NOTES ET PORTRAITS. 1928-1974, de Georges Pompidou, Robert Laffont, 550 p., 24 €.

### LE CRABE, L'ERMITE ET LE POÈTE (roman)

de JEAN-LUC MAXENCE

Méditation post-moderne posant la question des origines psychosomatiques du cancer, révélant sans fard ce mal qui pèse sur notre début de siècle. De la rue au métro, par l'hôpital, sur la trace de Charles de Foucauld... Une voie initiatique ?



Editions Pierre Guillaume de Roux  
Diffusion : CDE/SODIS  
Prix 19 €

## C'est d'actualité

### Saison des prix : les cartons rouges se multiplient

CARTON ROUGE ! A chaque saison des prix littéraires, ses controverses. Les tractations en coulisses, les protégés des jurés, tout cela est connu. Mais voilà qu'aujourd'hui le scandale éclabousse le Comité du prix Nobel lui-même, oui, la vénérable Académie suédoise, Graal suprême pour un scientifique ou un écrivain. Rappelons que, le 11 octobre, le Nobel de littérature a été décerné au romancier chinois Mo Yan. Or, la télévision suédoise SVT vient de révéler que Göran Malmqvist, sinologue et membre de ladite académie, a ardemment milité en la faveur de Mo Yan, fournissant à ses confrères ses propres traductions afin qu'ils puissent découvrir l'œuvre prolifique de l'auteur du *Clan du sorgho* et de *Beaux seins, belles fesses*. Selon le site américain Foreign Policy (blog.foreign-policy.com), la maison d'édition suédoise Tranan vient d'acquiescer les droits des traductions de Göran Malmqvist, qui a pu les monnayer cher grâce au Nobel. Un cas de conflit d'intérêts interdit par les règles de l'Académie, d'autant que Peter Englund, son secrétaire permanent, a affirmé que Malmqvist s'était vivement impliqué dans les délibérations du jury. Il serait même parvenu à le convaincre de consacrer Mo Yan. L'affaire ébruitée, Göran Malmqvist s'en est pris aux journalistes. Il les a traités de « *crétins* » et les a encouragés à « *acheter de meilleures lunettes ou une lampe-torche plus puissante la prochaine fois qu'ils décident de s'aventurer dans l'obscurité* ». Pas très fair-play.

#### « Ibra », l'homme en colère

Remis le 26 novembre, le plus prestigieux prix suédois, August – l'équivalent de notre Goncourt –, semble jouer davantage franc jeu. Dans sa sélection d'essais, le jury a retenu... *Moi, Zlatan Ibrahimovic (Jag är Zlatan Ibrahimovic en v.o.)*, l'autobiographie du joueur vedette du PSG, qui s'est, depuis novembre 2011, écoulée en Suède à 500 000 exemplaires et doit sortir en France le 1<sup>er</sup> février 2013 chez Lattès. Coécrit par un journaliste, ce récit retrace l'ascension sociale d'un gamin issu d'un quartier défavorisé de Malmö, fils d'une femme de ménage croate et d'un conciergé bosniaque, divorcés lorsque l'enfant avait 2 ans. Père alcoolique, demi-sœur dans le trafic de drogue, scolarité chaotique, exploite sur la pelouse...

Pour justifier sa décision, le jury évoque « *un voyage apparemment livré de manière brute qui attire aussi celui qui n'emprunte pas si souvent les chemins de la littérature. Une narration précise qui laisse une impression durable* ». Diable, « *Ibra* » fascine sur tous les terrains. Explosif, disent les spécialistes. L'intéressé se présente d'ailleurs comme un homme en colère. L'ire accroît son talent, dit-il. « *Ma carrière entière s'est construite autour du désir de rendre les coups.* ». Dans son livre, l'attaquant en donne à la volée. Il assène des tacles à ses ex-coéquipiers du FC Barcelone et à son sélectionneur Pep Guardiola : « *Mourinho [sélectionneur du Real Madrid] illumine une pièce où il entre, Guardiola en ferme les persiennes.* »

On doute que l'autobiographie de la star du Paris-Saint-Germain et des « Guignols de l'info » séduise autant l'Association des écrivains sportifs (AES). Le 13 novembre, au ministère des sports, ce cénacle fort en jambes et au verbe musclé remettra son 67<sup>e</sup> Grand Prix à Tristan Garcia pour *En l'absence de classement final* (Gallimard). Celui-ci succède à Jean Bartzfeld (*Où en est la nuit*, Gallimard). Arno Bertina (*Je suis une aventurière*, Verticales), Carl de Souza (*En chute libre*, L'Olivier), Pierre-Louis Basse (*Gagner à en mourir*, Robert Laffont) faisaient partie des finalistes. Restés sur le banc de touche, peut-être l'un d'eux sera-t-il honoré par le prix Jules-Rimet, dont la première édition aura lieu le 15 novembre.

Cette nouvelle distinction ambitionne pareillement de promouvoir la littérature sportive et la pratique de la lecture dans les quartiers populaires. Au nombre de onze, telle une équipe de football, les membres du jury se nomment Raymond Domenech, Yannick Noah, Nicolas Baverez, Denis Jeambar, Laurence Fischer... « *Le sport doit favoriser l'intégration sociale et s'accompagner d'un éveil de l'esprit.* » Tel était le credo de Jules Rimet, fondateur du Red Star Football Club et créateur de la Coupe du monde de football. Fort bien. Mais avec deux récompenses identiques, décernées à deux jours d'intervalle, où est l'esprit d'équipe ? ■

Macha Séry

La mélancolie l'a accompagné à travers toute son œuvre. A 92 ans, Jean Starobinski livre la somme de ses connaissances sur cette humeur. Captivant

## Ecrire à la « bile noire »

**YVES HERSANT**  
historien

La mélancolie, disait le théologien Romano Guardini, est quelque chose de trop douloureux, elle s'insinue trop profondément jusqu'aux racines de l'existence humaine pour qu'il nous soit permis de l'abandonner aux psychiatres. Or, en la personne de Jean Starobinski, c'est précisément un psychiatre de formation, ancien interne des hôpitaux de Genève et de Lausanne, qui l'a sauvée d'une psychopathologie trop réductrice : car, sans perdre de vue la médecine – sans se défroquer, comme il aime à dire –, il s'est fait historien et critique. Alliées au talent de l'écrivain, ces compétences multiples lui ont permis, plus qu'à tout autre, d'installer « *Mélancolie* » dans l'histoire longue de la culture occidentale ; elle en est un thème majeur.

Son beau nom grec, il est vrai, s'est chargé au fil des siècles de significations contradictoires. Comme le note Freud, qui pour sa part l'a conservé, il semble renvoyer tantôt à des affections somatiques, tantôt à des affections psychogènes ; leur diversité clinique est telle que, de nos jours, les *Manuals of Mental Disorders* expulseraient le terme de leurs tableaux nosographiques. Loin de les imiter, Jean Starobinski se garde d'évacuer le malaise saturnien au profit d'une multitude d'« états dépres-

### Le malaise naît en même temps que la culture, lorsque l'homme se découvre double

sifs » et autres « troubles bipolaires » ; sous la diversité des symptômes, il désigne la permanence d'un problème, aux formulations toujours changeantes. En témoigne avec éclat le recueil que viennent de publier les éditions du Seuil : outre l'*Histoire du traitement de la mélancolie*, thèse datée de 1960 dont la réédition était depuis longtemps attendue, le volume rassemble nombre de textes, subtilement ordonnés, qui tout à la fois se font écho et marquent la progression d'une pensée au cours des cinq dernières décennies.

Avec d'autres ouvrages du même auteur (*Trois fureurs*, 1974 ; *La Mélancolie au miroir*, 1989), un tel ensemble constitue une som-

me de gai savoir appelée à délecter les honnêtes gens tout en instruisant les spécialistes.

Parmi les morceaux de bravoure de l'historien : les pages qu'il consacre à l'invention de la « bile noire », cette humeur imaginaire souvent comparée à l'encre ou au goudron, que l'on a chargée pendant des siècles d'expliquer de l'intérieur les désordres de l'esprit ; l'évocation d'une connivence entre l'historien et l'expérience mélancolique ; l'étude du rapport entre mélancolie et création, ou entre mélancolie et génie, qui longtemps avant le romantisme a tant intrigué les Anciens. De l'état mélancolique, ils ont fait bien autre chose qu'une maladie : le malaise, suggèrent-ils, naît en même

temps que la culture, lorsque l'homme se découvre double. Non pas un, mais deux, et portant de l'autre en soi. Là réside tout l'intérêt de l'immense rêverie sur l'atrabile, à laquelle Starobinski a consacré une attention soutenue : articulant du physiologique sur du psychologique, mettant en relation une substance instable et une aptitude à créer, elle nous renvoie toujours à l'idée que l'homme doit son excellence, sa créativité artistique en particulier, à une altération qui le travaille au plus intime. Le coup de force aristotélicien est de remplacer l'inspiration – en tant que principe explicatif des plus hautes œuvres de l'esprit – par un certain état du corps ; ou encore de substi-

tuer à l'élection divine une détermination physiologique. Travaillé par la « bile noire », l'artiste n'est pas nécessairement un malade, même s'il craint à tout instant de l'être ; violent et inconstant, il l'est parce qu'est violente et inconstante une humeur qui l'incite à devenir autre. Se sentir essentiellement différent de soi, tel serait le propre de l'artiste ; et c'est justement à quoi l'humeur noire le conduit. De fait, le mélancolique est l'homme des rêves et rêveries, des fictions et des chimères ; de l'allégorie aussi, qui suscite des êtres autres.

A ce stade, on comprend que l'historien se double nécessairement d'un critique, ou mieux d'un interprète. C'est l'œil et l'oreille aux aguets, attentif aux plaintes, aux rythmes et au sens des souffrances, que Starobinski parcourt les terres de Saturne. Tantôt à la rencontre de peintres : tels Van Gogh ou Giorgio De Chirico. Mais, le plus souvent, à la rencontre d'écrivains et de figures littéraires : de Démocrite, le « grand riard » qui passe pour fou et vit en misanthrope, à Pierre Jean Jouve et Roger Caillols ; de Robert Burton, auteur de la « *synthèse géniale* » qu'est l'*Anatomie de la mélancolie* (1621), à Kierkegaard, ce « double d'un autre » qui n'arrivait pas à se dire « tu » à lui-même. En passant par Don Quichotte, prisonnier de son idée fixe, par la *Princesse Brambilla*, d'Hoffmann, ou bien entendu par Baude-laire, l'« expert suprême ». Avec de passionnants excursions vers l'ironie, l'utopie, le jeu théâtral... En étudiant l'écriture mélancolique de

ceux qui sont parvenus à « transformer l'impossibilité de vivre en possibilité de dire », c'est, en fin de compte, la mélancolie elle-même, dans sa dynamique créatrice, que Starobinski a remise en mouvement. ■

**L'ENCRE DE LA MÉLANCOLIE, de Jean Starobinski, Seuil, « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 660 p., 26 €.**



MICHAEL ACKERMAN/AGENCE VU

### Sans oublier

#### « Cahiers » écornés

Anglaise, proche de la « nouvelle gauche », Emily Bickerton se penche sur l'histoire des *Cahiers du cinéma*. Elle tente de démontrer que cette revue jadis radicale aurait vendu son âme aux puissances du marché, au tournant des années 1980. Sa thèse a le mérite d'offrir une alternative à celle d'Antoine de Baecque, auteur de l'ouvrage de référence sur le sujet (*Histoire d'une revue*, Cahiers du cinéma, 1991) et qui fut lui-même rédacteur en chef de la revue entre 1996 à 1998 – il collabore aujourd'hui au « Monde des livres ».

Partant du principe que la valeur de la critique se mesure à sa capacité à façonner l'époque, Bickerton considère que les *Cahiers* ont joué leur rôle, tout en le réinventant régulièrement, entre le moment de leur création, en 1951, et le départ de Serge Daney, en 1982. Ensuite, l'histoire ne serait plus que celle d'un ralliement aux lois de la société du spectacle. L'idée, provocatrice, est stimulante. Elle aurait mérité d'être défendue par une analyse fouillée, précisément argumentée. Emily Bickerton fait ce travail pour la première période, décortiquant particulièrement bien les années maoïstes. Mais, pour celle qui court à partir de 1982, elle multiplie les raccourcis choquants, énonce toutes sortes de formules à l'emporte-pièce, de commentaires naïfs. Au point que l'on se demande si elle a bien lu les textes qu'elle met en cause. ■

**Isabelle Régner**  
► Une brève histoire des « Cahiers du cinéma », d'Emily Bickerton, Les Prairies ordinaires, 190 p., 19 €



### ÉVÉNEMENT

## Dictionnaire historique de la langue française

Nouvelle édition en format poche



L'aventure millénaire des mots

par Alain Rey

Disponible en livre numérique

Découvrez les extraits vidéos



plus de **200 000** exemplaires vendus

**LE ROBERT**  
www.lerobert.com

### La gravure de Dürer et l'artiste au désespoir

« Le regard dans le vague, la joue gauche appuyée sur la main gauche, elle se présente dans l'attitude caractéristique des mélancoliques victimes d'une crise aiguë d'acedia. » Elle est, avec ses ailes recroquevillées, le personnage central de la plus célèbre gravure d'Albrecht Dürer, *Melencolia I* (1514) à laquelle Claude Makowski consacre aujourd'hui une étude dans un livre à la fois savant et illustré (*Dürer, Cranach. Mélancolie(s)*, Somogy éditions, 118 p., 24 €).

Car cette œuvre, qui figure inévitablement dans les analyses ou les rêveries inspirées par ce thème, n'a pas fasciné des générations d'esthètes et d'érudits seulement par sa remarquable finesse, mais aussi parce qu'elle n'a jamais livré son secret. La gravure aux multiples symboles recèle une énigme qui a engagé les uns sur les voies d'un renonce-

ment prudent, les autres sur celle d'une orgueilleuse audace... Le commentaire de Claude Makowski échappe, lui, aux deux reproches. Minutieusement, l'ancien producteur de cinéma, reconverti dans la recherche iconographique, mène sa démonstration : le fameux polyèdre posé devant le personnage (étudié notamment par l'historien d'art Erwin Panofsky) ne serait pas une allégorie de la sculpture mais la représentation de la météorite tombée sur Ensisheim (Alsace), le 7 novembre 1492. A partir de là se déploie véritablement l'interprétation. A son terme, une hypothèse : la gravure exprime le « désespoir métaphysique » qui a atteint l'artiste au mitan de sa vie quand les promesses d'un Age d'or se sont évanouies. Un génial, et désespéré, bilan de la quarantaine, en somme.

Julie Clarini





## Martin Winckler

Romancier et médecin, installé à Montréal, il exerce son art dans des domaines multiples. « En souvenir d'André » greffe ses obsessions sur une nouvelle forme narrative

# Ecrivain généraliste

RAPHAËLLE LEYRIS

Il tend une longue main fine et se présente, avec un sourire : « Marc... tin ». Sa langue n'a pas fourché ou hésité entre son patronyme officiel, Marc Zaffran, son nom de médecin, et son nom de plume, Martin Winckler. Cet homme à la haute silhouette, courte barbe et grosses lunettes est l'un et l'autre, et la contraction « Martin », si elle vaut clin d'œil, sert de trait d'union à ces deux identités qu'il ne vit pas comme antagonistes. Après tout, le stylo accroché entre deux boutons de sa chemise est autant l'attribut de l'écrivain prêt à prendre des notes que celui du docteur sur le point de signer une ordonnance.

Il y a presque quatre ans, « Marc Zaffran, alias Martin Winckler », révélé en 1998 par le succès de *La Maladie de Sachs* (POL), s'est installé à Montréal avec sa nombreuse famille. La vie dans une ville « qui a le cul entre deux langues », dit-il, et combine le charme de la (belle) province avec celui d'une capitale semble largement convenir à cet homme multiple. Il n' imagine pas en repartir. « En France, assure-t-il, j'ai longtemps été regardé de haut : on ne comprenait pas que je puisse écrire des romans chez POL, des polars dans des maisons considérées comme moins prestigieuses, des livres sur les séries télévisées, d'autres sur la contraception, et signer des traductions... Là-bas, je me sens plus respecté dans la variété des sujets que j'aborde. L'espace mental est plus vaste » – à sa mesure, semble penser celui qui affiche autant d'humilité que de conscience de sa valeur, et parle avec une douceur qui n'empêche pas un ton légèrement docte d'affleurer, parfois.

Au Québec, Marc Zaffran effectue les démarches afin d'exercer la médecine dans son pays d'adoption, prépare une maîtrise de bioéthique, et vient de faire paraître aux Presses de l'université de Montréal *Profession : médecin de*

## Parcours

**1955** Naissance à Alger de Marc Zaffran.

**1983** Ouvre un cabinet de médecine générale à Joué-Labbé (Sarthe). Publie l'année suivante, sous le nom de Martin Winckler, ses premières nouvelles dans la revue *Nouvelles Nouvelles*.

**1989** Parution de son premier roman, *La Vacation*, chez POL.

**1992** Commence à collaborer à la revue *Génération Séries*.

**1998** *La Maladie de Sachs* reçoit le prix du Livre Inter. L'année suivante, il est porté à l'écran par Michel Deville.

famille. Martin Winckler, lui, donne ce trimestre des cours de création littéraire à l'université d'Ottawa, et vient de publier, chez Boréal, une monographie sur la série « Docteur House ». De ce côté-ci de l'Atlantique, il signe un recueil de nouvelles, *Cahier de transmission*, chez l'éditeur en ligne Publie.net (13,50 €), un *Petit éloge des séries télé* (Folio, 118 p.,

**« Au Québec, je me sens plus respecté dans la variété des sujets que j'aborde. L'espace mental est plus vaste »**

2 €, lire « Le Monde TéléVisions » du 8 octobre), ainsi qu'*En souvenir d'André*, son huitième « livre POL » – sur la cinquantaine que compte sa bibliographie.

Cette manie de se démultiplier, de sauter d'un sujet à l'autre, est

liée, selon lui, au fait d'avoir « grandi dans une sorte d'interdisciplinarité ». « Je regardais de la même manière des séries télévisées et des films – je voulais devenir critique de cinéma – avant de passer à la lecture de BD ou de romans. » Il parle aussi du « métissage » qui serait naturel à un enfant né en 1955 à Alger dans une famille juive qui a quitté l'Algérie, en 1961, pour Israël, avant de s'installer à Pithiviers. Son père y a exercé comme pneumologue, sans oublier de lui transmettre sa passion de la médecine.

L'ombre de cet homme aimé plane sur les premières pages d'*En souvenir d'André*, dans lesquelles le narrateur, Emmanuel Zachs, évoque les derniers jours de son père, l'insupportable douleur de le voir souffrir sur un lit d'hôpital et l'envie de l'aider à mourir. Le suicide assisté est le sujet central de ce court roman, qui apparaît comme un reflet inversé de *Trois médecins* ou encore du *Chœur des femmes* (POL, 2004 et 2009), énormes machines romanesques, inspirées, respectivement, des *Trois Mousquetaires* et de comédies musicales, traversées par la question du droit des femmes à disposer de leur corps. *En souvenir d'André*, lui, est un texte à l'os, qui ne s'intéresse donc plus au « faire naître » (ou pas), mais au « aider à mourir ». Ce sont surtout des hommes qu'Emmanuel Zachs accompagne vers la fin.

« Mon sujet, dit l'auteur, est toujours le même : que les individus puissent choisir ce qu'ils font de leur vie. Cette fois-ci, j'avais envie de parler des hommes, qui n'ont pas, dans leur vie, les mêmes choix à faire sur leur propre corps que les femmes. » D'un point de vue formel, *En souvenir d'André* est né de l'envie d'une contrainte (le choix du nom « Winckler », emprunté au héros de *La Vie mode d'emploi* n'est pas pour rien un hommage à Georges Perec) : « Je voulais savoir si j'étais capable d'écrire de manière concise

un texte qui soit un récit d'un seul tenant. » *En souvenir d'André* retrace les heures durant lesquelles Emmanuel Zachs raconte à un silencieux auditeur son travail clandestin auprès d'êtres lui confiant, avant de partir, l'histoire de leur vie et les secrets qui les étouffaient. L'auteur s'est obligé à ramasser son texte au maximum et à écrire des phrases plus courtes – « rarement plus de six mots » –, s'astreignant à ce travail de concision dès la première version du texte, lui qui dit avoir l'habitude d'« écrire au kilomètre », et de beaucoup le retravailler.

Le livre n'est pas moins généreux, ni efficace, sur un plus petit nombre de pages, que les délectables pavés précédents. Et le plaisir d'adopter pour une médecine humaniste, exercée par des soignants plutôt que par des médecins, fonctionne toujours. Mais sa vraie réussite tient aux récits de vies qu'Emmanuel Zachs a consignés et qu'il restitue, dans un dispositif narratif évoquant, forcément, celui de *La Maladie de Sachs*. Parmi les envies qui ont présidé à l'écriture de ce livre, il y avait aussi celle, dit l'auteur, de « s'interroger sur ce que l'on laisse derrière soi ». *En souvenir d'André* se révèle ainsi, d'abord, un beau roman de la transmission. Qui est, de livre en livre, d'une activité à l'autre, l'un des grands sujets de Martin Winckler autant que de Marc Zaffran.

Lui qui a détesté ses longues études de médecine dit : « Mon père m'a transmis ce que je sais de l'éthique médicale avec des récits. » Et c'est en racontant des histoires que lui-même la transmet à son tour, par des livres, des cours, ou encore, à une époque, par ses chroniques sur France Inter. Soucieux de « désacraliser » la fonction du médecin, il veille aussi à donner le maximum d'informations au public, comme lorsqu'il met à la disposition des visiteurs de l'un de ses sites ([www.martinwinckler.com](http://www.martinwinckler.com)) des sommes de connaissances et de conseils sur la contraception.

La transmission, en littérature, est passée par la lecture. Martin

Winckler a beaucoup appris en lisant Isaac Asimov et Georges Perec (« entre autres », ou en traduisant. Ces temps-ci, il est plongé dans des classiques anglo-saxons, parce qu'il s'est promis d'écrire un roman en anglais. « C'est peut-être ridicule, avoue-t-il dans un sourire, mais mon rêve, gamin, était d'être un écrivain américain. Comment le devenir sans écrire en anglais ? » Il évoque (« sans [se] comparer ! ») les exemples de Nabokov et de Kundera, affirmant à travers eux qu'il n'y a rien d'absurde à vouloir « passer d'une langue à l'autre ». Pas plus qu'il n'est absurde pour « Martin » de creuser des tunnels entre les disciplines ou de fusionner les prénoms. ■

**EN SOUVENIR D'ANDRÉ, de Martin Winckler, POL, 206 p., 16 €.**

## Extrait

« Bien sûr, ça n'a plus d'importance aujourd'hui, mais je tiens à vous le dire : assister ceux qui voulaient partir, ce n'était pas ma vocation. Depuis que la loi a changé, on m'a souvent proposé de raconter comment j'avais trouvé le courage de prendre ce risque, pendant tant d'années. On m'a proposé de donner des conférences, de parler de mon engagement. J'ai toujours refusé. Ça n'avait pas de sens. Je ne m'étais pas engagé. Je n'ai jamais fait ça par conviction. Ce n'est pas moi qui ai choisi d'assister ces hommes. Ils m'ont choisi, eux. »

EN SOUVENIR D'ANDRÉ, PAGE 109



Conteur à la plume subtile Patrice Haffner livre, entre réalisme et fantastique le magnifique roman d'un amour fou doublé d'une réflexion stimulante sur le Temps.

**Dominique Guiou**  
Le Figaro Littéraire

Patrice Haffner livre un polar judiciaire et une belle méditation sur le Temps.

**Xavier Thomann**  
Le Nouvel Observateur

Lisez la nouvelle pièce de théâtre

## « Hémon et Antigone » par Nicolas Wapler

Le mythe antique revisité ; plus actuel que jamais en un temps où, à Moscou, au Moyen-Orient, et à vrai dire partout, tant d'Antigone se dressent sur le chemin des innombrables Créon du moment.

L'histoire est abordée sous un angle original et prenant. Des jeunes gens joyeux et confiants rencontrent soudain l'adversité froide, vulgaire et dure : Créon, ambitieux ondoyant et inflexible.

Tous meurent brisés, sauf Antigone, dont le phrasé souligne la détermination venue d'au-delà d'elle-même ; une Antigone objet de l'amour tourbeoulé d'Hémon qui est pris entre deux êtres redoutables dans une affaire trop grande pour lui. Et tout va vite ! L'intervention du « professeur », homme de notre temps, apporte un peu de recul, pour réfléchir, mais la tragédie a pris la place de l'histoire et tout sombre.

Créer une Antigone, après tant d'autres, était une gageure. Le pari est réussi. On n'oubliera pas celle-là.

Maurice Desmazures

EN LECTURE ET TÉLÉCHARGEMENT LIBRE SUR :  
[www.hemon-et-antigone.fr](http://www.hemon-et-antigone.fr)

# Kindle. 79€ seulement.

kindle

1

Lundi 2 mai 2005

On se dit qu'il aurait pu se décider avant et qu'il aurait dû au moins avoir le courage de prévenir son entourage de sa décision. Mais Allan Karlsson n'avait jamais été du genre à réfléchir longtemps avant d'agir.

L'idée avait donc à peine eu le temps de germer dans l'esprit du vieil homme qu'il avait déjà ouvert la fenêtre de sa chambre située au premier étage de la maison de retraite de Malmköping dans le Södermanland, et qu'il s'était retrouvé debout sur la plate-bande dans le jardin.

L'acrobatie l'avait un peu secoué, ce qui n'avait rien de très étonnant, vu que ce jour-là Allan allait

## Conçu pour la lecture.

Se lit comme un livre papier, même en plein soleil  
Plus léger qu'un livre de poche • Peut contenir jusqu'à 1400 livres

**amazon**

amazon.fr